

Simon Harel

Relire Naïm Kattan ou l'expérience d'une dissociation

« Le soi, Ezra se rendit à Covent Garden. En achetant son billet, il n'avait même pas demandé quel spectacle on y donnait. (...) Ce serait peut-être l'unique fois qu'il viendrait ici. Il l'avait payée assez cher, sa place. Accompagnée du violon, la voix de la chanteuse se faisait douce, toute en volutes, en montées et en descentes. Ezra décida que le chant était d'origine arabe : il retrouvait une mélodie antique et s'acharnait, du fond d'une mémoire ancienne, à en dégager le souvenir, à reprendre un fil perdu dans l'ombre. (...) Il était là et ailleurs, à Londres et nulle part. »¹

Comme s'il me fallait

C'est ainsi, je n'y couperai pas, je ne peux m'empêcher de le faire. Je dois écrire un article à ton propos, cher Naïm, mais je n'y arrive pas. Ce n'est pas faute d'essayer, ce n'est pas faute d'être habitué à cette prose qui célèbre le legs des écrivains décédés. Pourtant, quelque chose en moi résiste aujourd'hui, s'impose derechef à la manière d'un Non intraitable comme s'il me fallait, et je trouve cette dernière expression décidément étrange, « comme s'il me fallait »... alors que je souhaite tout autre chose. J'aimerais dans la mesure du possible faire abstraction du « comme », de la comparaison, de la mise en relation de deux segments de phrases que j'arc-boute néanmoins, dans la violence qu'impose l'usage de l'adjonction forcée de séquences de mots.

Je sais bien que j'essaie de repérer dans l'usage du « comme » la possibilité de créer un lien par l'entremise du langage, de faire qu'une chose et une autre puissent être raccordées, alors que tout ce que j'ai en tête, en ce moment précis, me dissocie et me déplace de mon lieu présent de parole. Ce n'est pas faute d'essayer, je suis sincère ; ce n'est pas chez moi une manie, de la vanité, une volonté de m'exprimer de façon personnelle, pour éviter le sujet qui m'a été offert, parler-écrire à ton sujet.

Simone Grossman m'a demandé avec un savoir-vivre que je lui connais bien d'écrire sur toi, Naïm. Je dois poursuivre dans la voie de la sincérité. Elle ne m'a pas prononcé ce « sur toi » que je lui attribue. Je n'ai rencontré Simone Grossman qu'une fois à Montréal au sujet d'un colloque qui traitait de ton œuvre. Elle m'a écrit à plusieurs reprises, je dois le reconnaître. J'ai été à son égard d'une grande impolitesse et je profite de l'occasion qui m'est offerte aujourd'hui de parler de toi, pour m'excuser envers elle. Il faut être en mesure de rendre des comptes à chaque fois sur ce qu'on écrit, tenter d'être le plus honnête possible malgré les dissimulations et les faux-semblants qui accompagnent l'identité que nous portons comme une seconde peau.

Tout à l'heure, j'ai dit que je tenterais de ne pas déroger à la règle de la sincérité. Et je sais bien qu'il s'agit d'une imposture dont les écrivains sont friands. Dire le vrai, dire le faux, qu'importe. Nous ne cessons de vaciller sur le chemin de la vérité. Tu vois,

cher Naïm, je m'adresse à toi. Je n'espère pas de réponse. Du moins, je garde à l'esprit ta voix, c'est l'important. Ainsi, tu me parles à ta façon. Je suis même prêt à me livrer à l'enchantement de ta voix pour m'imaginer de nouveau à tes côtés à la Pâtisserie belge de l'Avenue du Parc.

Oublions néanmoins l'exigence de sincérité que personne ne respecte à vrai dire. Si je me contentais d'être ici, mes deux pieds bien plantés sur ce sol, ce serait un net progrès. Je tenterais de faire preuve de droiture. Si vous me lisez, recevez ces mots, sous la forme d'une communication instaurée par le biais de la lecture, il vous faut savoir que je vous ai d'abord parlé pour que vous m'entendiez, que vous avez eu d'abord en tête la résonance, peut-être même la percussion sonore de ce que je vous dis en ce moment même. Je vous écris certes, j'écris pour vous. Je n'invente rien, je n'abuse pas du « comme » pour mieux créer une illusion qui décevra en fin de compte les lecteurs et moi-même, sans t'oublier, cher Naïm, qui ne me réponds pas.

Je suis désolé, chères lectrices, chers lecteurs, de vous importuner au sujet de quelques explications qui s'avèrent nécessaires pour que vous compreniez mieux mon propos actuel. Je vous ai indiqué que vous entendiez les mots que vous lisez, les mots que j'ai pourtant rédigés, écrits, placés les uns à la suite des autres, les mots que je souhaite vous voir entendre sous la forme d'une sonorité qui accompagne votre lecture, qui ne se réduit pas à une liste de signes tracés et imprimés. Je ne désire pas que mon propos se résume à la contemplation de l'image de toutes ces conventions graphiques imprimées sur une page de livre, pixelisées à l'écran d'un ordinateur.

J'espère, chères lectrices, chers lecteurs, que vous percevez la résonance, et pourquoi ne pas dire, oui, pourquoi ne pas dire la vibration des mots que j'ai d'abord parlés, puis écrits au sujet de Naïm Kattan. Je vous dois encore quelques explications. Depuis nombre d'années, je dicte sans relâche essais, fictions, poèmes, documents divers, rapports administratifs dans le cadre de mon métier. Je dicte aussi des évaluations de mémoires et de de thèses. Je (me) parle dans la solitude d'une voix (la mienne) qui implique l'exigence de dire avec exactitude un propos qui s'effectue dans le temps présent de l'énonciation. Par la suite, des étudiant.e.s ont pour tâche de démêler l'écheveau de ma parole, de transcrire tout cela en matériaux d'écriture. Ce n'est pas tout. Je prends ensuite possession de ma parole pour la réécrire substantiellement, ce qui fait dire à certains de mes collègues que je me complique la vie et que je m'affole.

Vous constatez mes difficultés, je vous ai dit que je n'allais pas écrire avec des mots qui sonnent mal, qui imposent la comparaison, ce qui avouons-le est une façon de parler, un mésusage du langage. Je ne peux pas parler de Naïm Kattan « comme si... ». Ça ne se fait pas. Ça ne passe pas. Je ne peux parler de Naïm comme s'il était un autre... Encore que sur ce dernier point, il convient de faire preuve de prudence, on le verra plus loin. L'usage du « comme » est une façon d'esquiver la violence que

le langage nous impose, c'est ainsi que je l'ai proposé plus tôt, une solution de facilité. Si je dicte mon propos, ce n'est pas pour proposer une forme d'improvisation qui concorderait avec l'esprit d'un usage plus aisé du langage. C'est bien au contraire pour m'imposer une complication qui, sans dire qu'elle relève de l'ascèse, justifie de traiter le langage par le biais de diverses plates-formes d'expression.

L'oralité possède sa valeur propre. Elle est faite de vélocité et d'exactitude dans l'acte de dire. La parole cependant ne suffit pas quand il est question de s'adresser à un lecteur. Alors, le langage s'impose qui implique de sur-écrire, d'améliorer en apparence le ton de la parole de manière à ce qu'il abandonne sa forme sonore pour se transformer en registre de mots consignés. Parler et écrire ne vont pas de soi. Cependant, le fait d'écrire demande d'accepter une violence qui consiste à trouver le mot juste. Par exemple, je ne peux pas passer tout ce temps à vous dire que j'aurais mieux fait d'écrire sans ce « comme », alors que le « comme » reviendra un jour ou l'autre, sans que je ne m'en aperçoive. Il me faudra alors corriger, reprendre, sans relâche, c'est à devenir fou !

Une autre expression me vient à l'esprit quant à ce mésusage du langage, qui est un tournoiement du signifiant. Pensons à l'expression « au sujet » qui est une manière de parler, une façon de se rehausser dans le domaine de la parole pour qu'il y ait une position d'autorité, celle que je représente pour la circonstance. Que faire de ce « au sujet » ? Le remplacer par un « à propos » ? Est-ce mieux ? Plus simple, juste ? C'est la plus grande simplicité qui engage toujours une bien pénible complication. Il suffit de surfer sur Internet pour trouver ces listes de synonymes qui vous rendent (en apparence) la vie un peu plus simple. Substituer un mot pour un autre, rien de plus évident ! Pourtant, « comme » on le verra, rien n'est simple. C'est que je veux parler de toi, cher Naïm, et non pas « à [ton] propos », « à [ton] sujet », « comme » un écrivain migrant.

Je vous ai annoncé que ce ne serait pas facile, que ma réflexion prendrait plus souvent qu'autrement des chemins de traverse. Je vous ai dit que j'essaierais, c'est le mieux que je puisse faire et encore !, d'être honnête, de réfléchir à ce que Naïm Kattan m'a transmis. Je ne t'ai pas vu, Naïm, ces dernières années et je me sens coupable. Je dois rester seul avec ma culpabilité, la bêtise que représente une culpabilité qui prend l'aspect d'un remords qui n'engage que ma moralité élastique « Voilà, je ne l'ai pas vu, j'aurais dû le revoir, je n'ai pas fait les premiers pas, je n'ai pas donné de nouvelles, je n'en ai pas reçu d'ailleurs », ce sont des phrases peu près vides de sens qui me viennent à l'esprit.

Naïm et moi, nous nous sommes éloignés du fait d'une constellation d'amitiés qui nous étaient plus proches, accessibles, d'obligations et d'exigences associées à nos vies respectives. Naïm s'en allait vers ce que j'ose appeler le grand âge des hommes de

lettres, ce qui façonnera, pour ma réflexion d'aujourd'hui, un propos qui portera en partie sur la transmission. On dit souvent des écrivains qu'ils peuvent compter sur la postérité à défaut d'être riches, que la postérité n'est pas monnayable. En somme, le crédit de réputation des écrivains serait immense. Les personnes qui affirment de telles choses sont la plupart du temps des hommes d'affaires richissimes, des hommes politiques qui ont le pouvoir et qui ne veulent pas le lâcher, des hommes, la plupart du temps, qui consolident leurs bastions, qui ne cèdent sur rien, et qui, à propos des écrivains, les considèrent comme des personnages certes excentriques, mais aussi, je reviens sur ce comme, je n'y peux rien, comme des êtres impénétrables.

Le fil de l'histoire

Je me demande, au sujet de Naïm, et je me permets, cher Naïm, de t'appeler par ton prénom, comme je le fis dès nos premières rencontres, ce qui te motiva à venir me rencontrer à l'UQAM, alors que j'étais un jeune professeur, sans que je comprenne pleinement la nature de notre entretien. Je me rappelle avoir déjeuné en ta compagnie à la Pâtisserie belge. Je me rappelle plusieurs rencontres. Je me rappelle la manière dont tu voulais sans doute trouver dans ma jeune personne une réponse à ce que tu étais devenu et ce que tu avais transmis, sans que tu te sois dit les choses ainsi, sans que tu l'aies pensé de cette manière. J'en suis sûr. Tu tentais de faire lien. C'était une nécessité existentielle. Tu étais un homme liant. Au cours de ces discussions, nous avons beaucoup parlé de paternité. Je n'étais pas père à ce moment. Tu m'avais dit, tu verras, tu avais ajouté quelque chose que je ne saurais résumer sous la forme d'un « comme », mais qui s'entendait à la façon d'une promesse, la révélation d'un lien indiscutable, inentamable, un lien que rien ne pourrait effiloche.

Je t'écoutais, je répondais avec vivacité, c'est mon souvenir, puisque tu acceptais d'entrée de jeu le principe de la communication honnête, de l'échange des idées. Tu me parlais de toi, de ceux qui t'avaient marqué, Jean Grosjean, Yves Bonnefoy, Claude Hurtubise. Ça revenait sans cesse tous ces noms et je me disais, quand même, a-t-il été marqué à ce point que soient inscrites dans sa mémoire vive les traces d'un accueil prodigieux qui lui a été fait par ces gens, dont il ne cesse de raconter l'histoire ?

Ce qui me venait à l'esprit tenait lieu de « comme si », tu m'excuseras, cher Naïm, d'employer ces comparaisons qui peuvent, de là où tu es, de là où tu n'es pas, te sembler futiles. Il demeure que ce « comme » insistait, c'est-à-dire ta façon de comparer, de répéter le début d'une histoire, comme Yves Bonnefoy l'avait écrit, comme Jean Grosjean l'avait recommandé, comme Claude Hurtubise l'avait fait, tout cela, à chaque fois, dans la répétition du comme, cette fois, encore. Je me disais pourtant que ce « comme » n'était pas le signe d'un bavardage mondain, mais au contraire l'insistance marquée dans le langage d'un lien qui te rattachait à ceux qui t'avaient permis de devenir ce que tu étais devenu.

De même, pour toi, ce que tu as transmis est réel, je te l'assure, envers celles et ceux, écrivains migrants ou écrivains stables, fixes ou mobiles dans la cité des lettres, qui t'ont lu, qui t'ont lu sans le savoir, qui ne t'ont pas lu, qui devront le faire, un jour, ou pas. J'insiste, c'est un lien qui ne peut s'effiloche et qui constitue l'objet même de la transmission. Ah ! que tu as légué, cher Naïm, et j'insiste encore sur cette expression du legs, qui, dans le domaine des lettres, t'a permis de faire crédit à d'autres écrivains de devenir ce qu'ils sont devenus. Tu as ouvert, je ne dirai même pas un chemin, je ne veux pas parler de cette manière, je ne dis pas que tu as ouvert un chemin aux gens de lettres qui, par la suite, te lisant, se sont sentis autorisés d'être ce qu'ils sont. Tu aurais réfuté cette manière de voir les choses, tu aurais rejeté cette manière d'être, tu l'aurais trouvée déplacée, prétentieuse, car, Naïm, tu ne pouvais qu'être honnête en tout, dans ta façon de vivre.

Dans mon propos, alors que je t'écris une bien étrange lettre, cher Naïm, une lettre qui veut reprendre le fil de notre histoire passée, la retisser et non pas la recoudre, j'espère aussi te faire rire. Je ne tente pas de faire des points de suture sur une amitié qui s'est affaiblie avec le temps. Au contraire, je crois qu'une lettre honnête de ma part, sous forme d'article, me permet d'aller à ta rencontre. Dans cette lettre que je t'écris, mon cher Naïm, je me demande ce qui de toi fut légué ; ce qui, dans l'orchestration de l'écriture migrante, dont tu as été, sans le vouloir, l'auteur et le préfacer, le préfigurateur et l'acteur, ce que tu as rendu possible du désir d'écrire de chacun.e.

Tout cela, je l'avoue, est compliqué, j'aimerais mieux t'en parler de vive-voix, j'aimerais mieux te parler en personne, j'aimerais bien ne pas m'adresser à un destinataire dont je ne sais où il se trouve. La situation dans laquelle nous nous trouvons est embêtante, tu le sais comme moi. Déjà que l'écriture n'est pas un acte simple, qu'il est difficile d'identifier, dans le cours de ce que nous écrivons, un lecteur potentiel, un lecteur imaginaire si l'on veut, qui existe pourtant, quoi qu'on en dise, qui se trouve, à l'autre bout de ce que l'on écrit, patient, parfois irrité, souvent impatient à l'égard de ce que nous lui livrons.

Pourquoi faut-il imaginer que ce lecteur nous attend avec une vénération qui semble aller de soi ? Il est déjà difficile d'écrire et d'imaginer ce lecteur potentiel. À vrai dire, ce lecteur nous ressemble. Des critiques littéraires affirment qu'il est notre double imaginaire, la source de notre vitalité projective qui nous fait écrire de soi à soi. Pour ces critiques, pas d'altérité qui tienne dans l'acte d'écrire. C'est le narcissisme, la suffisance du soi. Je ne doute pas un instant qu'ils aient en partie raison. Mais quand même, il ne faut pas exagérer. N'y a-t-il pas en nous une dimension d'inconnu qui nous outrepassent ?

Qu'en est-il de plus de l'auteur dans les contrées de la mort et de l'après-mort ? Je suis sérieux, tu le sais, Naïm, je m'adresse à toi, je t'écris, je ne sais pas où tu es

mais dans cette écriture que je te propose, que je ne veux surtout pas qualifier de posthume, car si je te sais mort, je te sais aussi vivant, toujours aussi actif et énergique comme ta démarche et ta vie en témoignent ; mon cher Naïm, si je m'adresse à toi, c'est que j'ai la certitude que ce que tu as transmis, et j'évite ici les fadaïses, a laissé des traces, a permis de penser la transmission de réflexions qui concernent le statut de l'écriture migrante.

Cet objet de la transmission, à propos de l'écriture migrante, consiste à examiner le rôle de la littérature dans un domaine qui n'est pas strictement celui de la filiation, à savoir la soumission à l'ordre parental et familial. Il convient en somme de faire de la littérature, un objet qui traverse le temps, ce qui fait que les livres, mon cher Naïm, sont présents pour nous, aujourd'hui, c'est une évidence, allais-je dire te dire, mais ce n'est pas si clair et net que je le laisse paraître. Il existe des écrivains qui disparaissent, dont les écrits se dispersent peu à peu. Il existe des écrivains par milliers, et je suis réservé dans mon calcul certes approximatif, qui disparaissent sans laisser de traces. Ce sont autant d'espèces en voie de disparition.

On ne parle pas assez de ces personnes qui, pour diverses raisons, s'estompent de la mémoire collective, s'effacent de la mémoire de la communauté des lecteurs. À cette nuance près qu'il arrive qu'un seul lecteur préexiste, au titre de destinataire de l'objet de la transmission, afin que se perpétue, j'emploie cette expression à dessein, le legs, le crédit disponible à demeure. Ainsi, l'écrivain n'a pas démérité d'écrire. Quelque chose en lui est déposé ailleurs, dans la psyché d'un lecteur, au cœur de son imaginaire, avec une voix que le lecteur entend tandis qu'il fait sien le monde de l'auteur en voie de disparition. Se pose alors un enjeu qui m'apparaît traduire ce que l'écriture migrante peut devenir, ce qu'elle ne doit pas être, de quelle manière il est permis de réfléchir à ce qu'elle signifie aujourd'hui.

Se pose en effet au sujet de l'écriture migrante, telle que tu l'as envisagée, mon cher Naïm, la question de la transmission. Cette dernière relève d'une problématique plus vaste qui ne traite pas uniquement, puisqu'il est question de la chose littéraire, des aspects matériels, sans contredit importants, que le migrant mobilise lors de son arrivée dans ce qu'il est de coutume d'appeler la communauté ou la société d'accueil. Il faut bien sûr gagner sa vie, trouver un travail, un logement, il faut, il faut, il faut sans cesse... La migration, dans ce contexte, n'a rien en commun avec un voyage, une forme de déambulation touristique. Au contraire, il est question d'une confrontation de tous les instants avec cette dite société d'accueil qui est moins bienveillante que répulsive puisqu'elle provoque sans cesse un mouvement alterné de bienveillance et de rejet.

On n'a qu'à entendre les propos du premier ministre actuel du Québec, ce que des commentateurs trop permissifs nomment des erreurs, des gaffes. J'ai à l'esprit ses

réflexions sur la migration qui seraient envisagées comme une marche vers un suicide collectif, la migration qui est envisagée continuellement comme un bien quantifiable, la migration qui requiert une assimilation forcée, la migration qui est entendue comme une menace envers les Québécois francophones et, pourquoi ne pas le dire crûment, les Canadiens français.

Tous ces propos rendent compte d'un mouvement de repli qui se manifeste ici et ailleurs (le Québec n'est pas une exception) puisque la migration, si on choisit de l'envisager comme un objet de transmission, est définie, dans son impulsion première, par une nécessaire fixité, en somme la nécessité de s'installer et de s'intégrer alors que je préfère parler d'acclimatation. Ce n'est pas par hasard que je fais intervenir ce propos. L'acclimatation relève de ce que je choisis aujourd'hui de nommer la migration planétaire. L'expression peut sembler grandiloquente, excessive, elle peut sembler démesurée. Pourtant, la migration intervient dans un contexte global qui ne se réduit pas à l'existence des univers frontaliers et des États-nations.

À cet égard, la notion de planéarité², telle que mise en valeur dans le domaine littéraire, implique de prendre en considération une écotopie qui circonscrit notre aire d'action à titre de sujets animés d'une intention (quant au fait de se déclarer apte à réaliser une action) et de volition (à l'égard d'une action réalisée). Plus que jamais, cette agentivité du sujet maître de ses actions est mise en cause. Il n'est pas question pour autant de la subjectivité qui est associée à une introspection qui relève de la prise en considération de l'intériorité individuelle. Dans ce cas, la psychanalyse a joué un grand rôle dans l'histoire de la modernité puisque la poursuite d'une investigation au sujet de l'infiniment petit des névroses et des pathologies du refoulement a accrédité l'existence d'une part d'inconnu qui nous préexiste.

Sans qu'il soit utile, dans le cours de ma réflexion, de proposer un commentaire détaillé sur les formes conjuguées de l'intention et de la volition, il reste que le monde de la subjectivité refoulée a pour contrepartie l'exigence de déterminismes dont l'extériorité tient lieu de marqueurs qui tracent l'itinéraire social du sujet. Qu'il s'agisse des déterminants de classes sociales, de pauvreté et d'exclusion du circuit économique de production/consommation, des déterminants de genre et d'identité de genre, ce sont dans tous les cas des habitus³ qui prédéterminent en grande partie l'aire d'action du sujet.

Sur ces questions, j'ai souligné dans divers travaux⁴ l'intérêt que je portais au concept de l'habitabilité psychique dans la réalisation du parcours migratoire. Or, l'état actuel du monde requiert d'étudier ces migrations dans l'optique d'un devenir-planétaire du monde. Cher Naïm, je me suis permis ce détour théorique qui me semble important afin de mieux actualiser la lecture de ton œuvre. En effet, tes écrits ont été analysés sous l'angle des écritures migrantes du Québec et du Canada.

Les états du soi

L'attention que tu as portée aux faits et gestes du migrant dans ce qu'il est convenu d'appeler la société d'accueil est un trait décisif des discours critique sur ton œuvre. À ce propos, ta réflexion me semble reprise et ajustée par de « jeunes écrivains » tels Caroline Dawson, autrice de *Là où je me terre*⁵, et Eli Tareq El Bechelany-Lynch⁶ qui a obtenu récemment le Grand Prix de la ville de Montréal pour le recueil *The Good Arabs*.

Il a beaucoup été question de *Là où je me terre* de Caroline Dawson dans les médias jusqu'au point où le premier ministre du Québec lui-même a vanté ce roman sur sa page Facebook lors de ses comptes-rendus de lectures. C'est dire que la question migratoire n'est pas sans difficultés! Le recueil de Eli Tareq El Bechelany-Lynch aborde ces enjeux du devenir-planétaire de la migration à l'aune de la réalité queer qui fait intervenir la synchronicité troublante de divers états du soi. Caroline Dawson propose quant à elle un regard doux-amer sur les déterminants sociaux de l'immigration dans un vocabulaire cru sinon direct qui rappelle toutes proportions gardées les premières pièces de théâtre de Marco Micone.

J'ai proposé la notion d'états du soi dans un ouvrage récent consacré à l'œuvre d'Antonin Artaud⁷. Je faisais valoir que la nécessité narrative de la cohésion du soi, au nom d'un récit consacré à la défense de la cohérence de la personne dûment identifiée au titre de « Je », pouvait faire place à une dispersion de toute identité arrimée à un état civil, à une place assignée dans l'ordre d'une filiation. Chez Artaud, cette alternance de la subjectivation/désobjectivation du soi est une constante. En fait, la dispersion du soi est un mot d'ordre. Ne peut-on pas envisager pour autant cette singularité à propos de la transmission de l'écriture migrante, de son avenir certes compliqué ?

Chez El Bechelany-Lynch, le rappel du Liban offre une synchronicité troublante avec l'installation dans le Québec contemporain. Dans la foulée de la pensée de Fanon, les damnés de la terre d'hier sont de nouveau contraints aujourd'hui par des territoires qu'ils ne peuvent quitter ou qui leur offrent une liberté d'action illusoire. Entre Beyrouth et Montréal se joue cette dispersion du soi qui entraîne le vertige de la dépersonnalisation. Cette indétermination des points de repère dans une spatialité soudainement désorganisée n'est pas nouvelle. Port-au-Prince et Montréal chez Ollivier et Étienne, Bagdad et Montréal chez Kattan, Paris et Montréal dans l'œuvre de Régine Robin, les exemples sont nombreux de cette porosité des lieux de vie et de mémoire.

Qu'en est-il à cet égard de l'avenir de l'écriture migrante? J'avoue mon malaise quant à la formulation de cette question qui se fait insidieuse. Je suis loin d'être convaincu que El Eli Tareq Bechelany-Lynch et Caroline Dawson se posent la question en ces termes qui re-produisent le souci de faire place à la cohésion narrative

et historiographique du soi. Certes, celles et ceux qui peuvent migrer sont soumis à des impératifs qui obéissent à une exigence de transmission immédiate : assurer l'avenir des enfants, permettre à la famille de rejoindre le père le plus souvent qui a fait le premier pas fragile et incertain dans le pays d'accueil. Il faut parer au plus pressé ! Cependant, mon propos implique, je m'en rends bien compte, que l'objet de transmission est en définitive lacunaire.

Ce que je veux dire ainsi, c'est simplement que la migration ne s'interrompt pas, du moins dans le domaine de l'écriture littéraire. En effet, l'écriture tend à rouvrir la blessure de la migration, le sentiment parfois diffus à d'autres moments obsédant de ne pas être là, d'être déplacé de (chez) soi, de devenir, parfois, comme tu le montres dans tes romans, cher Naïm, le sujet déplacé de sa propre existence, un être dépersonnalisé. La plupart du temps, les romans de la migration ne cessent de parler de la réalité de l'arrimage et de l'ancrage du sujet migrant, de la nécessité de s'installer, de s'acclimater, et du même coup, de se sentir dépaycé.

Je n'aime plus cette expression du dépaysement que j'ai utilisée comme d'autres autrefois. Je préfère aujourd'hui tenter une autre expression, le fait d'être planétarisé. Sur les enjeux de la migration, il est devenu commun de faire usage de mots savants, la déterritorialisation, le déphasage, la différence, le décalage et j'en passe. Nous avons parlé ainsi pour expliquer, dans le domaine des études littéraires et culturelles, le principe du décentrement du sujet, l'excentrement du sujet, le manque à être du sujet, comme si s'imposait, dès qu'il était question de sujet, de faire mention d'une absence au-dedans de soi, d'une rupture de l'intégrité psychique, de la complétude existentielle du sujet, dans une logique qui recourait encore une fois au manque à être.

Dans ce que tu as écrit cher Naïm, il me semble voir une tension entre l'exigence qui est celle de la transmission avérée, par exemple ton propos sur la paternité, et ce qu'elle engage de reconnaissance du descendant ; et, par ailleurs, une autre exigence, à mon sens peu remarquée, l'être-planétarisé qui correspond à ces moments dans ton œuvre, où la dépersonnalisation est de mise. Dans tes écrits, je découvre une réflexion qui m'apparaît fascinante sur ce qui échappe à la migration elle-même quand elle est entrevue comme un projet strictement territorial. À ce propos, je ferai appel aux travaux d'un psychanalyste et écrivain ambitieux et courageux dans ses propositions théoriques, Michel de M'Uzan a longuement réfléchi à cette dimension de la dépersonnalisation, un concept hérité de la psychiatrie dont il a tenté, avec succès d'ailleurs, d'entreprendre la refonte par l'entremise d'un propos stimulant sur ce qu'il nomme le jumeau paraphrénique⁸.

La réflexion de Michel de M'Uzan que j'aurai l'occasion de développer me semble traiter une forme de projection psychique et libidinale interne en regard de ce devenir-planétarisé que j'appelle de mes vœux sur les aspects déterminants de la déper-

sonnalisation. En attendant d'explorer avec toi ces vertiges de la dépersonnalisation, je reviens, cher Naïm, à tes écrits. Dans ton œuvre, le lien interhumain, sexuel et amoureux, entre l'homme et la femme, est primordial, de même que le lien entre le père et l'enfant, sans négliger la reconnaissance de la puissance des femmes, leur rôle primordial dans l'écologie du vivant et de la culture.

En ce sens, tu n'as cessé, dans ton œuvre, de créer des liens, de façonner des itinéraires et de fixer des points de repère. Tu as en quelque sorte comblé le Québec où tu as vécu pour l'essentiel toute ta vie de figures imaginaires qui sont celles de la rencontre, du dévoilement du sujet dans la rencontre avec l'autre et tous les autres. Une lecture sommaire de ton œuvre pourrait laisser entendre, et pourquoi y voir une réserve mal placée à l'égard de ce que tu as écrit, un propos qui met l'accent sur la dimension instauratrice du lien familial, une dimension par ailleurs indiscutable.

Les lecteurs contemporains, informés de ce qui s'écrit et se pense aujourd'hui au sujet de l'identité de genre, des théories queer, entre autres réflexions, pourraient percevoir dans ton œuvre un discours somme toute traditionnel sur les vertus de la vie familiale, dont on pourrait extraire par la suite l'exigence de la vie communautaire. À la suite de quoi, cette communauté se ferait vie sociale et pourquoi pas éloge des pays et des territoires de la migration. Dans ce jeu de poupées gigognes se trouverait instaurée de nouveau l'exigence du lien qui correspondrait au principe d'une hiérarchie dont la figure ascendante, verticale inaugurerait les formes de la transmission.

Pour résumer, ton œuvre pourrait être lue à l'image d'une ode au lien instaurateur et régénérateur d'imaginaires définissant une culture qui se constitue selon le principe d'une cohésion assimilatrice, entrevue comme la finalité de tout projet migratoire. Une fois acclimaté, le migrant s'installerait définitivement en un lieu propre, il deviendrait soi c'est-à-dire sujet de plein droit, ce qui, dans mon esprit, ne veut strictement rien dire dès qu'on renouvelle la réflexion sur l'objet de la transmission. Pour tout dire, je ne crois pas à cette lecture schématique de ton œuvre. Cher Naïm, permets-moi une démonstration dont la valeur est didactique. Je te fais lecteur, tu es mort, je te sais mort. Je ne délire pas, je ne m'imagine pas, emporté par mon amour des mots, que je peux te réinventer au point de penser que tu es toujours vivant alors que tu es bel et bien mort.

Néanmoins, je te parle, cher Naïm, comme si tu étais ici tandis que tu n'y es pas. Je me rends compte qu'il y a dans mon propos non pas seulement le fait de me souvenir de toi, parce que j'écris un article sur toi, mais de te savoir présent comme objet de transmission de pensées dans ce que j'écris. Il demeure, cher Naïm, que tu es mort, ce qui, dans les faits, me place dans une situation embarrassante. Je comprends le lecteur qui pourrait me dire : « Décidez-vous, est-il vivant ? Est-il mort ? À qui parlez-vous ? Qu'on en finisse ! ».

L'insensé

J'avoue ne pas savoir où j'en suis. Je te parle comme je t'écris, cher Naïm, dans la mesure où j'ai pris la décision de t'écrire une longue lettre qui accompagne mon propos théorique. En ce moment, pour des raisons que je ne veux pas approfondir outre mesure, tous les articles que j'écris sont des lettres que j'adresse à des interlocuteurs morts ou vivants. Tout se passe comme si je voulais renouer de la manière la plus franche avec l'exigence d'être avec l'autre voire de l'habiter. Je sais bien pourtant qu'une lettre ne rejoint pas dans tous les cas son destinataire. Si tu es mort, on ne peut pas dire que ta lettre (c'est-à-dire la mienne, tu vois la teneur de mon lapsus!), je me reprends, je te fais m'écrire, quelle histoire! Cher Naïm, si je t'écris, il est entendu que ta lettre n'arrivera pas à destination. Tu le vois encore, cher Naïm, je commets lapsus sur lapsus. Je reprends le tout. Je te veux vivant, j'ai dit « ta » lettre, ça m'apparaît clair, c'est d'une évidence... Alors je reprends une dernière fois, cher Naïm. Si je t'écris, tu vois bien que ma lettre ne t'incarne pas, qu'elle ne te fait pas vivre nouveau. Elle permet au mieux de susciter un émoi, une résurgence quant au fait d'avoir vécu à tes côtés.

Du même coup, cher Naïm, je ne peux quand même pas t'écrire sans cesse. Je tourne en rond. Je sais bien que je discute avec moi tout en voulant donner l'impression d'échanger avec toi comme nous le faisons à la Pâtisserie belge. C'est insensé. Je dois redevenir sérieux, me résoudre au fait de l'inexpliqué, que le monde de l'imagination laisse place à un univers dont les formes présentes sont aussi complexes que ce que nous rêvons. Malgré mes professions de rationalisme, j'habite en toi tandis qu'à d'autres moments tu traverses mon enveloppe corporelle pour me signifier ta présence. Et si j'acceptais de lâcher prise?

Au sujet de l'objet de transmission de pensées, quelque chose circule de loin en loin sans jamais que nous nous rencontrions réellement. De toute façon, qu'est-ce que ça veut dire une rencontre réelle? Combien de fois ai-je l'occasion de parler à des êtres en chair et en os qui existent à peine à mes yeux. Malgré que tu sois absent et que je doive le reconnaître, quelque chose en toi permet néanmoins de créer une illusion de ta présence qui me calme, qui me permet de rêver à toi.

Dans tes écrits, il est question sans relâche de cette acclimatation dont je te parlais un peu plus tôt. En fait, si on se donne la peine de lire ton œuvre avec une distance critique que j'ai bien de difficulté à faire mienne, on se rend compte que le drame de l'homme et de la femme qui s'acclimatent, les difficultés de la vie conjugale, l'univers des liens rompus et des liens noués avec les autres, tiennent lieu de pivot. Tout cela concourt à attester la dimension de la transmission, ce que certains psychanalystes ont appelé pompeusement la fonction paternelle.

Cependant, l'objet de transmission ne se réduit pas à la traçabilité de la fonction

paternelle, à l'acclimatation dans un univers où il importe de s'adapter. Voilà que je veux traiter plus en détail de l'être-planétarisé. Je voudrais revenir sur un travail que j'ai produit au sujet de l'une de tes œuvres. Cela m'est revenu en mémoire sans que je ne fasse nul effort. Je ne me suis pas relu, ça me serait insupportable. Je n'ai pas essayé de parcourir toute ton œuvre, elle est proluxe, je n'y arriverais pas. J'aime bien, au sujet de ton œuvre, laisser quelque chose en suspens, ne pas avoir tout lu, me dire qu'il y a à lire encore et que c'est bien comme ça.

Je pense à *La fortune du passager* et à ce que j'avais écrit dans *Les passages obligés de l'écriture migrante*, j'ai à l'esprit ce moment où Ezra entend une voix de femme alors même qu'il semble quitter le monde de la dépression qui est son fardeau d'une ville à l'autre. Ce ravissement ressenti à Covent Garden a l'apparence d'un songe dont il convient d'épouser patiemment la trame, l'histoire non dite. Ezra entend une voix de femme, une mélodie, ce pourrait être un lied de Schubert. Sans avertissement, Ezra décolle de son être, il se planétarise, il explose hors des limites d'un soi contraint. Il ne se retrouve pas ailleurs, dans le contexte d'une projection psychique qui le placerait désormais dans une relation de contiguïté avec l'altérité. Une autre réalité prévaut, cette fois inquiétante puisque le sujet se disloque voire se fracasse dans un monde qui culbute sur lui-même.

De ce fracas, il faut retenir que quelque chose se casse qui est à concevoir dans une relation avec le sol natal. Ce dernier perd tout contour territorial ou géographique. L'habitabilité psychique dont je me suis fait l'avocat n'est plus liée à une exigence d'acclimatation en regard d'un œkoumène qui offre le secours d'un enveloppement sécurisant. Le processus psychique que je décris provient de la planétarisation du soi. Afin d'expliquer mon propos, il est requis que j'examine de nouveau *La fortune du passager*, ce qui est une façon de te rendre hommage, cher Naïm, puisque les œuvres qui tiennent le coup sont celles qu'on relit, les œuvres qu'on relit parfois un peu par hasard du fait d'une disposition sensorielle du lecteur qui se dit un jour, tiens, si j'allais faire un tour vers ce que j'ai lu il y a 20 ou 30 ans.

En apparence, mon propos paraît un peu désinvolte. Dans les faits, rien n'est dû au hasard. La relecture des œuvres peut vous fracasser. Elle peut aussi vous transpercer comme une flèche de feu qui vous consume. En fait, il y a des œuvres auxquelles on retourne sans se dire que le temps a passé. C'est dire qu'il y a des œuvres qui échappent à cette temporalité de la mélancolie ou de la nostalgie qui s'est souvent associée à l'expérience de la migration. Dans ce contexte, la migration appartiendrait à l'univers de la dépression et du deuil. Toujours de ce point de vue, le fait de migrer accentuerait une détresse reliée à l'Idéal du Moi et aux vestiges identitaires de la filiation parentale. Ce point de vue n'est pas faux dans la mesure où la migration impose le fait de se défaire de soi et de se réinventer dans une équipée qui peut avoir la folie comme compagne de voyage.

Certes, on voyage bien souvent seul lors des grandes migrations. Parfois, la famille forme une petite société compacte résistante et résiliente. Il arrive enfin que le migrant porte métaphoriquement sa famille sur ses épaules, qu'il ressente durement le poids de la tradition. Les grands-parents et les ancêtres sont du voyage, le nouveau-né, l'épouse, les enfants au seuil de l'adolescence, une famille nombreuse dès lors qui implique non pas tant d'absorber un fardeau que d'accréditer l'exigence de poursuivre le voyage dans le chemin sinueux de la tradition.

Se planétariser

Il importe dans cette perspective de respecter l'histoire ancienne qui vous a été léguée, de faire siennes les histoires de tous ces autres qui vous ont précédé, à savoir leurs échecs, leurs trahisons, leurs bonheurs, leurs joies aussi. À celui qui part, il est dit : « Ne quitte pas sans valise, emporte les nôtres dans ce pays où tu iras ; de cette façon, tu nous attendras, tu nous accueilleras ». C'est en effet le sort du migrant de porter sans cesse les valises des autres, de s'assurer que celles-ci seront gardées en l'état, comme la chambre d'un enfant décédé depuis longtemps et que les parents conservent telle quelle, les rideaux fermés, les meubles à cet endroit précis sans même avoir l'intention de nettoyer la poussière qui s'accumule.

En somme, le poids de la tradition peut correspondre à l'acte de s'entomber. Dans ces circonstances, il n'est pas excessif de parler d'une maladie la dépression. Je fais valoir sur cette question que le sujet de la migration a le droit de s'affranchir, homme, femme ou enfant. Se planétariser, cela veut dire se projeter dans qui n'est pas l'en dehors du soi, ce qui n'est pas de surcroît la demeure intime de l'intériorité. À la faveur de la sidération que ressent Ezra dans *La fortune du passager*, je propose que la migration recoupe des fragments d'expérience dissociés, des objets de pensée qui recourent la possibilité d'échapper à la fatalité de la transmission, si elle est entrevue comme un poids, un fardeau, une exigence intenable.

C'est ce que la planéarité veut dire, le fait d'échapper à une définition contraignante du soi, à la spatialisation de l'expérience humaine qui est fondée sur le principe de l'acclimatation à un paysage ou à un territoire. Ainsi, dans mes travaux antérieurs, j'ai mis l'accent sur la notion d'habitabilité psychique, c'est-à-dire la fonction de contenance qui est offerte au sujet par la culture, la relation à l'espace, qu'il s'agisse de l'auto-perception du corps propre ou de de l'amplification externe de ce dernier qui correspond à nos représentations de l'habitat.

Qui dit habitat dit lieux et paysages, en somme la nécessité de s'installer voire de s'acclimater. Dans les écrits de Naïm Kattan, cette acclimatation est de mise. Il existe cependant dans l'œuvre des états de fragmentation du soi encore que cette dernière expression me semble encore insatisfaisante. Si nous voulions faire preuve d'audace,

il faudrait à ce propos explorer le domaine de la physique quantique, la singularité des métaphores et figures de style qui sont propres à la description de cette discipline, pour tenter de définir un au-delà de la représentation et de la perception anthropomorphisées du cosmos. Il faudrait en somme contempler des espaces dont la nomination et la description échappent, du moins en apparence, aux limitations imposées par l'expérience humaine de la perception.

Pour le commun des mortels, il est impossible d'échapper à l'acte d'imaginer ce que veut dire voyager à la vitesse de la lumière. De même, que veut dire l'explosion d'une étoile, sa mort lente, toutes expressions anthropomorphisées d'une nature dont nous tentons de lisser l'inexplicable par les mots usés de notre compréhension favorisée par le ressort de notre imagination? Or, ce que j'avance, en regard du moment de sidération exprimé par Ezra dans *La fortune du passager*, c'est que la planéarité, telle que je la définis, n'est pas tant un concept, une définition dotée d'une valeur explicative, qu'une expérience qui, face à l'inexpliqué, ne relève pas de l'emportement mystique, de la croyance religieuse, d'un abandon aux puissances oniriques de l'imaginaire, d'un crédo quel qu'en soit le principe.

Demeurent ces questions qui prennent l'aspect d'un paradoxe. Comment dire l'inexpliqué? Comment tenter de le penser, à défaut de le représenter, si la planéarité échappe, ainsi que je viens de le proposer, au domaine de l'expérience humaine? Notre acclimatation à l'œkoumène possède ses propres règles dont l'une d'entre elles introduit une limite à ce que nous pouvons percevoir. À défaut de cette limitation qu'est le fruit d'une liaison entre nature et culture, c'est la déliaison de l'appareil psychique qui prévaut, en somme l'entrée dans la folie qui tient lieu d'insensé. Dans le registre de l'expérience humaine, cet insensé se nomme horreur ou terreur, de même que la tragédie qui a inspiré tant de femmes et d'hommes de théâtre rend compte d'un excès qui conduit à l'effacement de toute perception puisque le corps-psyché est détruit par une surcharge émotionnelle qui l'électrocute, le consume.

Encore une fois, comment dire l'inexpliqué? Ce que je tente de formuler n'appartient pas au domaine de l'inconnaissable, mais de l'électrocution interne du sujet. J'emploie une image fautive de mieux afin d'essayer de faire comprendre le fait d'être planétarisé. Cela veut dire qu'on est foudroyé, comme on peut être vitrifié à la suite d'une explosion thermonucléaire. Dans le choix de mes comparaisons, il faut tenir compte du fait que ces manifestations de destruction massive, d'annihilation de la planète où nous vivons, de laquelle nous vivons, des humains qui y vivent; que cette tentative d'annihilation fait surgir, par contraste, une réflexion sur la planéarité.

En pratique, nous sommes tranquilles, nous ne nous posons pas trop de questions, nous ne voulons rien savoir de la physique quantique, nous ne voulons pas regarder en profondeur de l'inexpliqué dans les télescopes spatiaux de dernière génération

dont les médias nous offrent des images triées sur le volet. Nous nous contentons la plupart du temps de regarder la lune, le plus souvent la terre dont la rotondité nous rassure, dont la douceur prétendue est celle du *home*.

Voyons un instant les choses de façon différente et reprenons, à cet effet, la réflexion de Naïm Kattan dans *La fortune du passager*, à propos d'Ezra et de ce moment d'absence qui est justifié par une captation qui doit tout à la musique et à une voix de femme. Si je me permets de revenir à ma réflexion dans *Les passages obligés de l'écriture migrante*, je dois convenir que mon propos s'est transformé dans la mesure où l'oubli de soi, tel qu'Ezra en démontre la puissance, consiste à traiter ce que Michel de M'Uzan a nommé la dépersonnalisation tranquille, ce qu'il a théorisé dans plusieurs livres au sujet de la spectralisation de l'identité⁹. Je n'aurai pas le temps, dans ce contexte, de développer une réflexion d'ensemble sur les découvertes de ce grand psychanalyste sinon pour dire que ce qu'il écrit à propos du jumeau paraphrénique et de la dépersonnalisation tranquille me semble relié à ce que je tente de dire de l'être planétarisé, comme j'ai pu parler précédemment de l'être foudroyé ou vitrifié.

Au sujet du jumeau paraphrénique¹⁰, au cœur de ma réflexion, Michel M'Uzan fait valoir qu'il existe à l'origine un mouvement de planétarisation de l'identité, une reprise en soi, dans une dynamique psychique, d'un incompréhensible qui révèle, enfin de compte, une manière d'être qui nous fait vivre au plus proche de ce qu'il faut bien appeler la folie. Le terme désuet de folie, sans doute littéraire par son affirmation qui déroge à toutes les entreprises de normalisation de l'identité et de tentatives de compartimentalisation de cette dernière, est néanmoins nécessaire. Le propos de Michel de M'Uzan, ainsi que je l'indiquais, fait jouer dans cette dynamique d'expulsion du jumeau paraphrénique ou du jumeau fou, une violence primordiale, un *bing bang*, en quelque sorte un trou noir de la psyché, comme le formulait en son temps Frances Tustin¹¹ à propos des états du soi autistes.

Il s'agit donc, dans la réflexion de Michel de M'Uzan, d'une mise en cause du soi, de sa complétude. Selon ce psychanalyste, nous serions porteurs de ce jumeau fou, vestige archaïque d'une formation du Soi, que nous avons expulsé dès les premiers moments de la vie pour établir les rudiments d'une organisation vitale et durable d'un sujet en devenir. Lorsque la dépersonnalisation tranquille fait son apparition dans la vie de tous les jours, le sentiment de ne plus s'appartenir, de se dissoudre dans un monde dont les repères ne tiennent plus, signale le retour de ce jumeau paraphrénique qui nous visite un instant.

Le propos de Michel de M'Uzan ne s'intéresse pas le moins du monde à la migration. Tout au plus, le psychanalyste réhabilite-t-il en quelque sorte l'identité au cœur de la démarche psychanalytique, ce qui est courageux de sa part dans la mesure où la mise en relief du complexe identitaire n'est pas l'aspect le plus novateur de la démarche

psychanalytique qui se veut fidèle au goût du jour. En effet, l'identité est la plupart du temps perçue, au cœur de la réflexion psychanalytique, comme l'expression d'une stabilité de l'être dans sa cohérence présumée tandis que la prise en considération de la dynamique psychique, telle que la psychanalyse l'envisage, requerrait d'enquêter cette soi-disant stabilité.

Il convient de préciser, sur ces enjeux et débats, que la notion d'identité, telle que la conçoit Michel de M'Uzan, n'a rien en commun avec une théorie du développement de la libido qui prônerait la mise en relation du social et du psychique. Encore une fois, cette démarche n'intéresse pas Michel de M'Uzan. Son propos demeure théorique et métapsychologique. Il n'est pas opportun dans le contexte de la réflexion actuelle de vouloir expliciter avec un esprit systématique la réflexion de Michel de M'Uzan en regard de son apport strictement psychanalytique. Néanmoins, je risque quelques avancées de mon cru au sujet d'un possible point de convergence entre la réflexion du psychanalyste et ce que j'ai proposé au sujet de la planétarisation de l'identité, à savoir une forme de projection psychique, hors toute spatialisation, qui inaugure selon moi quelques considérations sur ce que je me permets d'appeler la migration planétaire.

Prenons d'abord comme élément de réflexion le statut de la temporalité eu égard à la migration et à l'identité dont sont posées qu'elles ne sauraient être pérennes. Dans une compréhension usuelle des relations entre la migration et l'identité, il est convenu que le migrant origine du monde d'hier, du passé, d'un univers natif qu'il doit abandonner au profit d'un présent, par définition mobile, qui l'inscrit comme sujet en devenir. Celui-ci n'est pas associé aux formes de l'État et de la Nation puisque le migrant peut être assimilé, pensons par exemple aux écrits d'Édouard Glissant, à un devenir diasporique qui se jouerait cette fois à l'échelle d'un univers mondialisé.

Ainsi, ma réflexion n'est pas sans danger. Elle implique que le migrant n'existerait que dans une relation à un devenir qui tient lieu d'universalisme sans totalité. Cela veut dire en somme que le migrant ne trouverait de répit que dans le flux d'une mobilité qui refuserait toute expression d'un arrimage, d'un ancrage. Ce refus de l'identité n'est-il pas un paravent bien commode qui masque le fait que l'éloge du flux et du désarrimage devient à son tour un principe définitoire attribué par défaut à l'identité? La dynamique du flux n'est-elle pas semblable à la revendication d'une stabilité du soi? Seules les polarités du débat sont renommées dans un argumentaire où la pseudo-logique d'une rhétorique prétend faire office de démonstration incontestable.

À cet égard, m'intéresse dans l'écriture romanesque de Naim Kattan, eu égard à cette réévaluation de mon propos antérieur tenu sur *La fortune du passager* dans *Les passages obliques de l'écriture migrante*, un changement de perspective significatif. L'écriture

migrante dont Kattan a pu être le précurseur m'oblige à poursuivre ma réflexion, à la projeter, un peu comme je l'ai fait valoir à propos du statut d'Ezra dans *La fortune du passager*. À relire Kattan, je ne fais pas que le répéter, de même que j'espère ne pas reprendre à l'identique mes propos précédents. À relire Kattan, je me planétarise, je me projette dans un avenir dont la forme peut ressembler à une utopie, une réflexion sur le monde de demain à l'heure de la migration. À relire Naïm Kattan, je me trouve à insister sur cette spectralisation de l'identité que revendique Michel de M'Uzan.

Je reviens en effet sur mon propos de tout à l'heure qui engageait la temporalité, la durée, le rapport du passé au présent et au devenir, pour affirmer de nouveau à quel point le propos de Naïm Kattan revendique (pensons à son premier livre, *Adieu Babylone*¹²) une désaffectation du sujet à l'égard de toute définition pérenne de l'identité. Dans *Adieu Babylone*, le narrateur ne regarde pas derrière soi, ne revient pas sur ce qui a été. Il part, il quitte un lieu, on ne veut plus de lui, il se planétarise et accepte en somme de se dissocier, fût-ce provisoirement, pour se situer en vacances de l'identité pérenne.

À ta manière, cher Naïm, tu prends place à mes côtés dans tous ces débats actuels sur la non-binarité, la mouvance trans, les luttes politiques des flux LGBTQ+. La dépersonnalisation d'Ezra n'est pas autre chose qu'une manière toute personnelle de se situer en vacances de l'Identité prescrite qui vous taille une place nette pour la vie. Certes, ton œuvre est lue en regard des enjeux de la filiation, de la transmission père-fils, des bonheurs et difficultés de la vie conjugale, d'une célébration heureuse du corps féminin. Pourquoi le nier ? Pourquoi faudrait-il tenter de le cacher ?

Par ailleurs, la fissure soudaine de la conscience d'Ezra n'est-elle pas le signe d'une disponibilité psychique qui fait place à un envahissement du Moi par une source pulsionnelle d'origine inconnue ? Cette dernière n'est-elle pas l'un des affects ressentis lors de tout périple migratoire ? Ne plus savoir qui l'on est. Ne plus savoir où l'on se trouve. Ces interrogations traduisent l'étonnement, jusqu'à la déréalisation, qui sont rendues possibles du fait de la disponibilité du sujet dont les points de repère deviennent évanescents. En ce sens, l'épisode de suspension perceptive de l'être-là, au titre de sujet du monde, que ressent Ezra est riche en significations. La déréalisation que vit le personnage d'Ezra est une façon de se désorbiter¹³ d'un ordre ancien du monde. Elle traduit l'acte de se planétariser, de devenir sujet d'un monde ouvert à la promesse de l'avenir.

Cher Naïm, je ne sais où te trouver. Ma lettre-essai te parviendra-t-elle ? Je me réjouis tout au moins de m'avoir permis de penser une autre facette de ton œuvre. Je rêve à un Naïm Kattan planétaire, étoile ou nébuleuse ; je rêve à un Naïm qui me permet d'éprouver de nouveau la dépersonnalisation d'Ezra et d'en ressortir plus conscient de nos migrations grandes et petites dans ce monde-univers qui n'en finit plus.

Simon Harel est professeur titulaire au Département de littératures et de langues du monde de l'Université de Montréal. Il est le directeur du Laboratoire sur les récits du soi mobile, codirecteur du Centre de recherche des études littéraires et culturelles sur la planéarité, de même que membre fondateur de *L'organon* (lorganon.ca) un espace de recherche-création sur le soin et l'accompagnement. Directeur d'ouvrages collectifs, auteur de nombreux essais, écrivain, responsable de numéros de revues, il a plus de cinquante publications à son actif. Il prépare une série de publications sur la voix cruelle et l'enchantement dans l'œuvre de Bob Dylan. Il publiera en 2024 aux Presses de l'Université Laval un essai intitulé *La voix de Patricia Hale, la plume de V.S. Naipaul Penser la ventriloquie littéraire*, plusieurs volumes collectifs : *La réinvention des corps. Une incursion organique dans les domaines de la culture et de la médecine* (avec Karine Gendron, Catherine Mavrikakis et Pascale Millot); *Femmes passe-murailles. Écrits et voix de prison* (avec Mira Missirian et Valentina Pancaldi). Aux Éditions Hélio-trope, une fiction sur le quatrième anniversaire de l'annonce de la COVID-19, *Ça ne tourne plus rond* (avec Karine Gendron, Catherine Mavrikakis et le Docteur Jean-Pierre Routy).

1

Naim Kattan, *La fortune du passager*, Montréal, Hurtubise HMH, 1989, p.56.

2

On pourra consulter à ce sujet : Achille Mbembe, "Thoughts on the Planetary: An Interview with Achille Mbembe", *New Frame*, September 2019, <https://www.newframe.com/thoughts-on-the-planetary-an-interview-with-achille-mbembe/> consulté le 6 mars 2023. Necropolitics, Duke UP, 2019. Kindle Edition; Gayatri Spivak, "Imperative to Re-imagine the Planet", *An Aesthetic Education in the Era of Globalization*. Cambridge, MA, Harvard UP, 2012, pp. 335-350. "Planetary." *Death of a Discipline*. New York, Columbia UP, 2003, pp. 71-102.

3

Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique* précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 1972.

4

Simon Harel, *Les passages obligés de l'écriture migrante*, XYZ Éditeur, Montréal, 2005, ainsi que mes deux volumes : *Espaces en perdition*, tome 1 : *Les lieux précaires de la vie quoti-*

dienne, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, collection « InterCultures », 2008. *Espaces en perdition*, tome 2 : *Humanités jetables*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval collection « InterCultures », 2009.

5

Caroline Dawson, *Là où je me terre*, Montréal, les éditions du remue-ménage, 2021.

6

Eli Tareq El Bechelany-Lynch, *The Good Arabs*, Montréal, Metonymy Press, 2021.

7

Simon Harel, *Artaud astre errant*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, collection InterCultures, 2022.

8

Michel de M'Uzan, *Aux confins de l'identité*, Paris Gallimard, 2005; *La Bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1994; *L'Inquiétude permanente*. Suivi de *Glossaire des principales notions élaborées par l'auteur*, Paris, Gallimard, 2015.

9

Michel de M'Uzan, *De l'art à la mort. Itinéraire psychanalytique*, Paris, Gallimard; *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard, 2005.

10

La chimère des inconscients. Débat avec Michel de M'Uzan, sous la direction de Michel de M'Uzan, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2008, avec Jacques André, Maurizio Balsamo, Françoise Coblence, Laurence Kahn, Jacques Press, Dominique Scarfone.

11

Frances Tustin, "The black hole - a significant element in autism", *Free Associations*, 1L(11), pp.35-50.

12

Naïm Kattan, *Adieu Babylone*, Montréal, Éditions La Presse, 1975.

13

Une expression de Samuele Ellena – communication personnelle.